

JUBA, ROI DE MAURITANIE

TRAGÉDIE

CAMPISTRON, Jean Galbert de (1656-1713)

1685

Texte conforme à la transcription établi par Jean-Charles Basson et Dominique Labbé en 2013 d'après le manuscrit conservé dans le fonds Maniban-Campistron aux Archives départementales de la Haute-Garonne à Toulouse.

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Juillet 2023.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

JUBA, ROI DE
MAURITANIE
TRAGÉDIE

CAMPISTRON

1685

ACTEURS

JUBA, Roi de Maurétanie.

BARCÉ, Reine de Maurétanie, femme de Juba.

PETREIUS, Général romain du parti de Pompée.

OPPIUS, Général romain envoyé de César à Juba.

THÉOCLE, Prince du sang de Maurétanie.

NARBAL, Confident de Théocle.

MÉROPE, Confidente de Barcé.

La scène est à Zama, capitale de Mauritanie dans le palais de Juba.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉOCLE, seul.

Théocle, que fais-tu ? Quel mouvement t'agite ?
Dans quels vastes projets, ton coeur se précipite ?
Ne peux-tu réprimer la hauteur de tes voeux
Et de tes sentiments, l'effort impétueux ?
5 Non ! Rien ne peut calmer l'ardeur qui me transporte
Et plus je la combats, plus elle devient forte.
Aux yeux de l'univers, elle doit éclater
Et tout, dans ce moment, conspire à me flatter.
Narbal peut entrer dans cette confiance.
10 Il vient, expliquons-nous et rompons le silence.

SCÈNE II.

Théocle, Narbal.

THÉOCLE.

La fortune, Narbal, répond à mes souhaits
Puisqu'enfin Scipion et Juba sont défaits,
Le ciel dans nos climats, par une perte égale
Vient de renouveler le malheur de Pharsale ;
15 Du reste des amis de Pompée immolé,
Il dissipe le camp dans l'Afrique assemblé.
Thapsus a vu leur déroute et la grande victoire
Qui fixe de César la fortune et la gloire.
C'est au pied de ces murs qu'après de longs efforts,
20 Scipion est tombé dans la foule des morts,
Et l'on ignore encore dans ce désordre extrême
Le sort des autres chefs et de Juba lui-même.

NARBAL.

Ainsi donc les malheurs de ce roi généreux
Vous assurent, Seigneur, du succès de vos voeux ?

Pharsale : Ville de Thessalie d'une célèbre bataille qui eut lieu le 9 août -48 entre Pompée et César et qui la victoire de ce dernier.

THÉOCLE.

25 Je m'en flatte du moins, et j'ai lieu de le croire.
César me fera part des fruits de sa victoire.
Il connaît dès longtemps mes sentiments pour lui,
Et peut avec éclat les payer aujourd'hui.
Il sait, lorsque Juba courût servir Pompée,
30 Que je leur refusais mon bras et mon épée,
Que toujours en secret soutenant son parti,
Théocle un seul instant ne s'est point démenti.
Prescrira-t-il de bornes à sa reconnaissance
Après que, pour garants de mon obéissance,
35 La Reine, ses trésors, cette ville et son fils
Par moi-même en ses mains, auront été remis ?
Dans les murs de Zama, Barcé n'a plus d'asile.
Je suis maître des forts, du palais, de la ville,
J'y commande ; je veux les livrer au vainqueur
40 Et par ce grand présent, m'assurer de son coeur.

NARBAL.

La Reine, digne objet de l'estime publique,
Son fils qui fait lui seul tout l'espoir de l'Afrique,
Que ses traits au berceau, nous forcent d'admirer,
Par vous-même à César se verraient-ils livrés
45 Et soumis aux horreurs qui suivent l'esclavage ?
Leur honte et leur malheur seront-ils votre ouvrage ?

THÉOCLE.

Je vais te découvrir jusqu'au fond de mon coeur.
Dévoué dès l'enfance à la seule grandeur,
Insensible aux plaisirs, plein de vastes pensées,
50 Méprisant de l'amour les ardeurs insensées,
Dévoré du désir d'égalier mes aïeux,
Le brillant de leur trône a seul frappé mes yeux.
Le ciel, pour m'y placer m'ouvre enfin une voie.
Je me sens accablé par l'excès de ma joie.
55 J'ai peine à soutenir les violents accès
D'un espoir redoublé par un prochain succès.
Je régnerai, Narbal.

NARBAL.

Vous voyez ma surprise.
Seigneur, concevez-vous toute votre entreprise ?
Vous allez conspirer contre un roi généreux,
60 Un roi, par sa vertu seulement malheureux.
Formés d'un même sang, unis depuis l'enfance.
Puissant par son estime et par sa confiance,
Maître de ses trésors, de son fils, de l'État,
Vous formez contre lui le plus noir attentat.
65 Pardonnez-moi, Seigneur, le zèle qui m'anime :
Ne saurez-vous souffrir le projet d'un tel crime ?

THÉOCLE.

Ah ! Cesse d'employer ces termes odieux.
Tout ce qui mène au trône est noble, et glorieux.
Que dis-je ? ces égards, ces faits que tu rappelles,
70 Pour me mortifier, sont des raisons nouvelles.
Les bienfaits de Juba sont des affronts pour moi ;
Je rougis, je frémis de ce que je lui dois.
Mais que lui dois-je encore ? Quelque ombre de puissance,
Des emplois, des honneurs qu'il donne à ma naissance
75 Dont jaloux en secret, au lieu de m'élever,
S'il l'osait entreprendre, il voudrait me priver,
Car ne présume pas que ce soit par tendresse
Que Juba, chaque jour, m'approuve et me caresse ;
L'amitié pour les grands n'a point dicté ses lois,
80 Le sang même sur eux a rarement des droits.
Un monarque attentif à conserver sa place,
Des princes de son sang craint l'orgueilleuse audace,
Et les princes, brûlants de l'ardeur de régner,
Sont prêts pour réussir de ne rien épargner :
85 Cette soif par degrés devient plus inquiète.
Plus on est près du trône, et plus on le souhaite,
Et pour un roi timide, ou faible, ou malheureux
Plus ils sont élevés, plus ils sont dangereux.
Nourris-toi, cher Narbal, de ces grandes maximes,
90 Goûte-les.

NARBAL.

Mais Seigneur, sont-elles légitimes ?

THÉOCLE.

C'est moi qui t'en réponds. Repose-t'en sur moi
Et par d'heureux efforts, fais que je sois ton roi.
Exerce en ma faveur ton zèle et ta prudence,
Et tu verras après... Mais la reine s'avance.

SCÈNE III.

Barcé, Théocle, Mérope, Narbal.

BARCÉ.

95 Prince, me fuyez vous ? dans l'état où je suis ?
Dieux ! Vous me laissez en proie à mes ennuis,
Du sort de mon époux, inquiète, incertaine,
Mon coeur désespéré ne respire qu'à peine,
Je souffre mille maux. Quel trouble ou quel effroi
100 Quel intérêt enfin vous éloigne de moi.
À quel autre que vous, en ce péril extrême,
Confierai-je l'État et mon fils, et moi-même ?
Quel autre peut ici faire entendre ma voix,
Défendre, maintenir la majesté des rois,
105 Et de Juba vaincu, relevant la fortune,
Combattre et triompher pour la cause commune ?

THÉOCLE.

Je n'épargnerai rien pour remplir mon devoir,
Madame, cependant je craignais de vous voir,
Contraint de vous causer de nouvelles alarmes,
110 Je voulais n'être point le témoin de vos larmes.

BARCÉ.

Oh ! Quel nouveau malheur devez-vous m'annoncer !
Quoi ? Le courroux des dieux ne peut-il se lasser ?

THÉOCLE.

Madame, c'est en vain que je voudrais me taire,
Et ma sincérité vous devient nécessaire.
115 De quoi vous flattez-vous ? Osez-vous concevoir
Qu'on puisse de César, balancer le pouvoir ?
Ignorez-vous encore toute sa renommée ?
Ne connaissez-vous point ce chef et son armée ?
Qui ne tremble au récit de ses nombreux exploits ?
120 La liberté ravie aux farouches Gaulois,
Les pirates détruits, la Bretagne conquise,
Malgré tant de héros, Rome entière soumise,
Pompée enfin dompté, Caton même abattu,
Forcent tous les mortels d'admirer sa vertu.
125 Comment à sa grandeur, mettrons-nous des obstacles ?
En sa faveur, le ciel prodigue des miracles :
Il remplit ses soldats des plus hauts sentiments,
Il fait à ses projets servir les éléments,
Il imprime à son bras la force du tonnerre,
130 Et sur les autres chefs renommés dans la guerre,
Il donne à ce héros toujours victorieux,
Le rang que Jupiter tient sur les autres Dieux.
Madame, subissons l'ordre des destinées.
Les nations au joug sont toutes condamnées.
135 Il ne reste que nous. L'univers est soumis.
Au lieu de les aigrir, gagnons nos ennemis.
Autant aux orgueilleux, César est redoutable,

Autant aux suppliants, il devient favorable.
Enfin le seul parti qui puisse vous sauver
140 Serait...

BARCÉ.

Ah ! C'en est trop ! Gardez-vous d'achever.
D'un prince de mon rang est-ce là le langage ?
Le fils de tant de rois se livre à l'esclavage,
Et préfère à l'honneur qu'il est prêt d'acquérir,
Un opprobre éternel dont il va se couvrir ?
145 Faut-il que ce soit moi, prince qui vous rassure ?
Profitez du bonheur de cette conjoncture.
Combien de vos pareils voudraient trouver la mort,
En cherchant les périls que vous offre le sort ?
À quelques noms fameux que votre coeur aspire,
150 Vous les méritez tous en sauvant cet empire.
Songez qu'en travaillant à ce noble projet,
Des yeux de l'univers vous devenez l'objet,
Que le respect, l'amour, les hommages sincères
Seront de vos efforts, les suites nécessaires ;
155 Que le peuple et la cour, tombant à vos genoux,
Chercheront à vous plaire. Enfin, souvenez-vous
Qu'un prince, né sujet dans cet état sublime,
Fait du destin des rois un essai légitime,
Que le sort rarement fournit de tels emplois,
160 Et qu'on est trop heureux d'en jouir une fois.

THÉOCLE.

J'admire le grand coeur que vous faites paraître,
Vos vertus dès longtemps me l'avaient fait connaître.
Je vous plains. Que ne puis-je, aux dépens de mes jours,
Vous assurer, Madame, un utile secours ?
165 J'en atteste les dieux et vous m'en devez croire,
Mon coeur incessamment soupire après la gloire.
Le sang dont nous sortons vous en répond pour moi,
Si, malgré mes serments, vous doutez de ma foi.
Mais sans soldats, sans chefs que pourrai-je entreprendre ?
170 Verrons-nous nos guerriers renaître de leur cendre ?
Les morts revivront-ils pour combattre pour nous ?
Et d'un peuple timide, enfin, qu'espérez-vous ?
César du monde entier ne fera qu'un empire.
Vainement aux destins, on voudrait contredire,
175 Et loin qu'un vain espoir doive nous éblouir,
Sans honte à leurs décrets, nous pouvons obéir.
Ce n'est que s'il s'offre encore quelque voie
De vous sauver des maux que le ciel vous envoie,
D'éloigner les horreurs qui vous font soupirer,
180 Je n'entreprene tout pour vous en délivrer.
Ce serait là ma gloire et mon bonheur suprême.
Je suis de votre sort, plus touché que vous-même,
Je vais vous consacrer et mon sang et mes soins,
Mais que peut tout mon zèle en de si grands besoins ?
185 Cependant, redonnez quelque calme à votre âme,
Et tant que je vivrai, ne craignez rien Madame.

SCÈNE IV.

Barcé, Mérope.

BARCÉ.

Que je ne craigne rien ! Ah ! Comment penses-tu
Tremblant au fond de l'âme, affermir ma vertu ?
Quand toutes les raisons que tu viens de me dire
190 Marquent les sentiments que la terreur t'inspire.
Qu'ai-je entendu grands dieux ? l'aurai-je pu prévoir ?
Et lorsque je l'entends, puis-je le concevoir ?
Ah lâche prince indigne, âme basse et timide,
Ou plutôt, n'es-tu pas moins faible que perfide ?
195 Mérope, c'en est fait, mon coeur sent à la fois,
De toutes les douleurs, l'insupportable poids :
Mon époux est vaincu, j'ignore s'il respire,
Les seuls murs de Zama composent son empire,
Et mon fils au berceau ne peut trouver d'appui
200 Puisque Théocle tremble ou nous trompe aujourd'hui.

MÉROPE.

Madame, je conçois quelle est votre infortune,
Elle pourrait abattre une âme plus commune,
Mais la vôtre, plus grande encore que vos revers,
Est faite pour servir d'exemple à l'univers.
205 Vous blessez votre gloire en perdant l'espérance.
Malgré tout son bonheur et toute sa puissance,
César peut éprouver l'inconstance du sort,
Peut-être verrons-nous ou sa chute ou sa mort
Les enfants de Pompée occuper l'Ibérie.
210 Ils arment puissamment. Sa veuve Cornélie,
Soulevant tous les rois que César a soumis,
De ces rois révoltés, fera ses ennemis.
L'indomptable Caton renfermé dans Utique,
Vrai défenseur de Rome et de la république,
215 Peut d'un ambitieux renverser les desseins.

Ibérie : autre de nom de l'Espagne romaine.

BARCÉ.

Cesse de me flatter par des présages vains.
Et que feront pour Rome et pour notre défense,
Ces enfants généreux mais sans expérience ?
De Cornélie en pleurs, la plainte et les vertus
220 Rendront-elles l'audace à ces rois abattus ?
Ah ! Pourrai-je espérer, malgré sa renommée,
Que Caton par ses soins rassemble une autre armée,
Qu'il puisse réunir, encore sous nos drapeaux,
Nos soldats fugitifs et des guerriers nouveaux.
225 Caton est vertueux mais sa vertu farouche
N'a rien qui persuade, ou qui plaise, ou qui touche.
De son austérité, l'inflexible rigueur
Sait étonner l'esprit sans émouvoir le coeur.
Constant avec excès, intraitable, intrépide,
230 Il suit de ses transports le mouvement rapide,
Il parle, il n'agit point, et sans nous secourir,

Tu verras que Caton ne saura que mourir.

MÉROPE.

Ah ! Ne suffit-il pas que Juba vive encore ?
Pour calmer justement l'ennui qui vous dévore ?
235 Cet époux si chéri, ce roi si renommé
Rassurera d'abord votre coeur alarmé.
Un seul de ses regards vous remplira de joie.

BARCÉ.

Ah ! Si jamais le ciel veut que je le revoie
N'en doute point, Mérope, un regard de ses yeux,
240 Plus que tout l'univers me sera précieux.
Je l'aime cet époux. Jamais une mortelle
Ne sentit un amour si tendre et si fidèle.
Que dis-je, je l'adore, et Juba dans son coeur,
Nourrit pour moi sans cesse une pareille ardeur.
245 Mais nous ne brûlons pas de ces indignes flammes
Dont les transports honteux empoisonnent les âmes,
Que le temps, le caprice ou le remords détruit
Et dont la force cesse au trouble qui la suit.
Ce ne sont point des feux que les sens seuls forment,
250 L'estime, la vertu, l'honneur les allument,
Sans trouble, sans faiblesse et sans soupçon jaloux
Et tels qu'ils devraient être entre tous les époux.

MÉROPE.

Vos fidèles ardeurs justement célébrées
De l'aurore au couchant sont partout admirées
255 On les vante...

BARCÉ.

Eh ! Peut-on les vanter dignement ?
On n'en saurait juger que par le sentiment
Et dans un tendre coeur une flamme allumée
Est vivement sentie et jamais exprimée.
Je l'éprouve et toujours je sens ma passion
260 Mille fois au-dessus de mon expression.
Toujours des mêmes traits également frappée,
Du même souvenir sans relâche occupée,
Je crois à tout moment, voir Juba devant moi.
Il me plaît, il me charme ; en effet je le vois,
265 Je lui parle, il m'entend et dès que la nuit sombre
Répand sur les humains ses pavois et son ombre
Si mes yeux accablés, se livrent au sommeil,
Juba leur est présent jusqu'à mon réveil.
Cette nuit même encore après que mes pensées
270 Dans mon cerveau confus, sans ordre ramassées,
Ont longtemps agité mes esprits et mes sens,
Enfin après ce trouble et ces transports pressants,
Au moment que l'aurore annonçait la lumière,
La nature affaiblie a fermé ma paupière
275 Et par un prompt effort, soudain j'ai été voler
Jusqu'aux lieux où César vient de nous accabler.
J'ai vu les murs de Thapsus et ses champs détestables,
Des deux camps irrités, les apprêts formidables,

280 Des éléphants armés, et des forêts de dards,
La fureur et la mort volant de toutes parts,
Enfin toute l'horreur, le trouble et le carnage
Qui suivent des combats, le tumulte et la rage.
J'ai vu Juba combattre et mon coeur a frémi,
Je craignais pour lui seul chaque trait ennemi.
285 De ces affreux objets fortement travaillée
Par un tressaillement, je me suis éveillée
Criant à haute voix : dieux conduisez leurs coups,
Accablez tout le reste et sauvez mon époux !

MÉROPE.

290 Merveilleux mouvements que l'amour vous imprime.
Vit-on rien de plus fort ?

BARCÉ.

Ce que je viens de dire
N'est qu'un faible crayon des transports redoublés
Dont mon coeur, mon esprit et mes sens sont troublés.
On n'en peut concevoir toute la violence.
Mais d'autres soins ailleurs demandent ma présence.
295 Allons revoir mon fils, ce cher fils dont les traits
Me rappellent l'objet en qui je me complais.
Enfin pour satisfaire ma tendresse extrême,
Allons revoir Juba dans un autre lui-même.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Barcé, Mérope.

BARCÉ.

Je l'avais bien prévu : de nos malheurs troublé,
300 Caton au désespoir s'est lui-même immolé,
Et de ses propres mains, s'est arraché la vie.
Voilà de quel succès son audace est suivie.
Voilà ce qu'ont produit ces superbes discours,
Ces sentiments pompeux qu'il étalait toujours.
305 À son âme cédant, comme une âme commune,
N'a bravé que la mort et non pas la fortune.
Je n'ai jamais douté du parti qu'il prendrait,
Pour éviter les fers, j'ai jugé qu'il mourrait,
Mais sans penser à nous, sans venir nous défendre,
310 Satisfait de l'honneur de mourir sans se rendre.
Voilà tout le secours que nous tirons de lui.

MÉROPE.

Vous en avez Madame, un plus sûr aujourd'hui :
Juba vit. Échappé de l'horrible mêlée,
D'où, malgré sa valeur tant de fois signalée,
315 Il fallut obéir à l'ordre du destin ;
En combattant toujours, il s'ouvrit un chemin,
Et l'ombre de la nuit favorisant sa fuite,
Ce grand roi, des vainqueurs évita la poursuite.
Pour vous défendre encore, les dieux l'ont conservé.
320 On sait qu'avec Juba, Petreius s'est sauvé,
Ce général romain, dont l'amitié fidèle,
A montré pour le roi, tant d'ardeur et de zèle,
Ce chef par mille exploits justement renommé,
Dans les travaux guerriers dès l'enfance formé,
325 Soutiendra jusqu'au bout la liberté romaine
Et d'un roi son ami, la grandeur souveraine.
Un homme tel que lui, prudent et valeureux,
Fait quelquefois revivre un parti malheureux
Et joignant à propos l'adresse et la vaillance,
330 D'un empire abattu, relever l'espérance.

BARCÉ.

Oui, défiant César et le sort en courroux,
Petreius, constamment vient combattre avec nous.
J'en conçois, je l'avoue, un favorable augure,
Mais c'est Juba vivant surtout qui me rassure,
335 C'est lui seul qui ranime et soutient mon espoir.
Non je ne craindrai plus, si je puis le revoir,
Son courage éprouvé parmi tant de traverses
Regardant du même oeil, les fortunes diverses,
Versera dans mon coeur, portera dans ces lieux,
340 L'assurance qui règne et brille dans ses yeux.
Mais n'est-ce point hélas, une vaine espérance ?
À des rapports confus, puis-je avoir confiance ?
Malgré ce qu'on m'a dit, j'apprends toujours,
Je ne puis m'empêcher de trembler pour ses jours.
345 Pour le croire vivant, il faut que je le voie
Et, jusque là, mon coeur se refuse à la joie.
Que fait-il ? et quel soin peut retarder ses pas ?
Il sait mes sentiments et je ne le vois pas ;
N'est-il pas convaincu que sa seule présence
350 Peut de mes déplaisirs calmer la violence ?
Qui peut le retenir ?

MÉROPE.

Mille soins différents,
Il rassemble ses chefs et ses soldats errants,
Assure leur retraite, anime leur courage,
Et jusque dans ces murs, il leur ouvre un passage.
355 Mais Théocle paraît...

SCÈNE II.

Barcé, Théocle, Mérope, Narbal.

THÉOCLE.

Madame, grâce aux dieux,
Juba doit dans une heure arriver dans ces lieux.
Les fuyards qui, cherchant un favorable asile,
De toutes parts en foule entrent dans cette ville,
L'ont laissé traversant ces immenses forêts
360 Où le soleil brûlant ne pénètre jamais
Et que de noirs sentiers, et presque impénétrables,
À des yeux étrangers rendent impraticables.
Petreius l'accompagne, ils arrivent tous deux.
La présence et les soins de ce Romain fameux,
365 Doivent flatter du roi les vœux et le courage.
Je ressens votre joie et mon coeur la partage.
Madame, je le sais, mais puis-je vous celer
Que la foi dans les coeurs commence à s'ébranler.
Trop fortement frappés du sort qui les menace,
370 On voit leur feu s'éteindre et mourir leur audace.
J'ai remarqué leurs yeux troublés et chancelants,

Les plus fiers m'ont paru timides et tremblants.
Ils sont tous pénétrés de si vives alarmes...

BARCÉ.

375 Tous, en voyant Juba, ne penseront qu'aux armes,
Tous sentiront renaître une nouvelle ardeur,
Tous voudront de l'État relever la splendeur.
Et secondant du roi la généreuse envie,
Pour changer sa fortune, risqueront leur vie.
380 C'est ces mêmes soldats dont Juba tant de fois
Éprouva la valeur et vanta les exploits.
Et par d'heureux efforts, ils vous feront connaître
Qu'ils aiment leur devoir, leur patrie et leur maître.
Je vais de son salut, remercier les dieux,
Nous montrer partout, visiter tous les lieux.
385 Alors, vous m'exhortiez tantôt à ne rien craindre.
Je vous presse à mon tour, puisqu'il ne faut rien feindre,
De changer vos discours, de bannir vos terreurs,
De les faire oublier par de nobles fureurs,
D'imiter votre roi si vous aimez la gloire,
390 En cherchant, sur ses pas, la mort ou la victoire.

Fin du manuscrit définitif. La suite est la transcription du brouillon avec les corrections et ajouts quand ils sont déchiffrables. Huit vers manquants (d'après les numéros en marge).

SCÈNE III.

Théocle, Narbal.

THÉOCLE.

Oui, je l'imiterai. Tu n'en douteras pas.
Je chercherai la gloire ailleurs que sur ses pas.
Tu sauras à quel point l'ambition m'anime.
Il faut, en t'accablant, mériter ton estime.
395 Il faut, en éclairant ton esprit prévenu,
Te forcer d'avouer que tu m'as mal connu.
Quel mépris, quel orgueil d'une âme trop hautaine !
Juge autrement de moi, fière et superbe reine !
Forme de grands projets ; espère qu'en ce jour,
400 Tes malheurs vont finir par un heureux retour.
Compte de voir bientôt les troupes ramassées.
Conçois sur cet espoir d'agréables pensées,
Attends tout de Juba, suivi de Petreius.
Tu te flattes en vain. Tu ne les verras plus.

NARBAL.

405 Comment Seigneur ?

THÉOCLE.

Je cède aux transports de ma rage.
Croit-elle impunément soupçonner mon courage ?
Ah ! Je lui prouverai par d'éclatant effets,
Qu'un courage inflexible a conduit mes projets.
Je n'ai que trop longtemps tyrannisé mon âme
410 En réprimant l'excès de l'ardeur qui m'enflamme,
En dévorant l'espoir dont je suis animé,
En contraignant le feu dont je suis consumé.
Ne délibérons plus : voici le temps propice.

À partir d'ici, les vers ne sont plus numérotés.

Insertion de quatre vers en marge illisibles.

Il faut que mon dessein paraisse et s'accomplisse.
415 Juba vient dans ces murs rétablir son pouvoir ;
Renversons cette idée et trompons son espoir.
De ces lieux pour jamais défendons-lui l'entrée.
Qu'il erre fugitif de contrée en contrée
Tandis que sur son trône assis et glorieux,
420 Je n'aurai devant moi que César et les dieux.

NARBAL.

C'en est donc fait, Seigneur, l'ambition vous guide,
Vous vous abandonnez à ce penchant rapide ?
Vous dévorez l'objet dont vous êtes épris,
Vous brûlez de régner sans songer à quel prix
425 L'aveugle passion dont l'ardeur vous enflamme,
Ferme vos yeux sur tout, seule occupe votre âme.
Vous n'écoutez plus rien que ses conseils flatteurs.

THÉOCLE.

Elle seule a toujours entraîné les grands coeurs.
Enfin, je veux régner et tout me favorise.
430 Est-il temps de quitter cette grande entreprise
Au moment que je vais en recueillir les fruits ;
Au moment que je tiens l'objet que je poursuis ?
Tout condamne Juba, sa hauteur indiscreète,
Sa haine pour César et surtout sa défaite.
435 Si le ciel eu voulu qu'il revint en ces lieux,
Il l'eut fait du combat sortir victorieux.
Il est proscrit. Faut-il que ma main le couronne,
Et dois-je le servir quand le ciel l'abandonne ?
Je suis maître en ces lieux plus que l'était le roi.
440 Le peuple, et les soldats n'obéissent qu'à moi.
Le sort par ses décrets toujours irrévocables
Ne donne pas souvent ces moments favorables.
On les souhaite en vain quand on les a perdus
Et passés une fois, ils ne reviennent plus.
445 Tu sais que de Zama, j'ai fait fermer les portes.
Il n'en reste que deux mais sûres et si fortes
Qu'il n'est point de valeur qui les ose insulter
Et que, sans un long siège, on ne peut emporter.
Je vais défendre l'une et tu défendras l'autre.
450 Le courage du peuple, animé par le nôtre
Résistera sans peine à l'impuissant effort
D'un roi qu'ont abattu les disgrâces du sort.
Que fera contre moi le débris pitoyable
D'un camp déjà vaincu que l'infortune accable ?
455 Que feront pour Juba des soldats dispersés
Que le danger, la crainte et la fuite ont lassés ?

NARBAL.

Ah ! Pouvez-vous Seigneur concevoir l'espérance
Que Juba contre vous se verra sans défense,
Que ses chefs, ses soldats, tous manqueront de foi ?

THÉOCLE.

460 Oui je le crois, Narbal. J'en juge mieux que toi.
Du commun des soldats, je connais le courage.

Ils marchent au péril où leur chef les engage,
 Ils s'y vont présenter avec le même front,
 Quand le sort favorable à leurs désirs répond ;
 465 Accoutumés à vaincre, ils s'exposent sans crainte,
 Mais battus, rebutés, leur âme n'est atteinte
 Que du pressant désir de finir leurs travaux
 Et de trouver chez eux la paix et le repos.
 Ne me réplique plus et laisse toi conduire ;
 470 Sers-moi dans un dessein que tu ne peux détruire,
 Dont la gloire et le fruit rejailliront sur toi.
 Je ne saurais plus vivre à moins que d'être roi.
 Ne perds point de temps. Va signaler ton zèle.
 Adieu. Moi je vole où mon destin m'appelle.

SCÈNE IV.

NARBAL, seul.

475 Quel étrange projet ! Ciel qu'ai-je entendu ?
 Je ne puis rassurer mon esprit éperdu.
 Que va-t-il faire hélas ! Que veut-il que je fasse ?
 Peut-on porter plus loin l'injustice et l'audace ?
 Infortuné Narbal ! Fatale extrémité !
 480 Moi j'irai accabler mon roi persécuté ?
 L'éloigner pour jamais des murs de cette ville,
 Son unique retraite et son dernier asile ?
 Ce serait me charger du plus noir des forfaits.
 Mais puis-je de Théocle oublier les bienfaits ?
 485 Ce prince relevant ma naissance commune
 Jusqu'aux premiers emplois a porté ma fortune.
 Il m'aima dès l'enfance et se fiant à moi...
 Mais je sais qu'en naissant, je dois tout à mon roi.
 C'est un devoir sacré dont rien ne me dispense
 490 Plus fort que la mort et que la reconnaissance,
 Commandé par les lois, imposé par les dieux
 Qui veulent que les rois soient respectés comme eux.
 C'est une loi commune et Théocle lui-même
 Est soumis comme un autre à cet ordre suprême.
 495 S'il se rend criminel, dois-je le devenir ?
 Je pourrais... Je frémis à ce seul souvenir.
 Grâce au ciel, la vertu me conduit et m'anime
 Et je sens que mon coeur n'est point fait pour le crime.
 Le malheur de Juba m'attache encore à lui.
 500 S'il revenait vainqueur, on pourrait aujourd'hui
 Justement présumer qu'en prenant sa défense,
 J'aspirerais sans doute à quelque récompense
 Et que l'ambition soutenant le devoir,
 Je serais entraîné par un flatteur espoir.
 505 En de pareils états, l'âme la plus commune
 Embrasse le parti qui mène à la fortune,
 Mais de Juba vaincu, les états sont détruits
 Et les fers où la mort sont les uniques fruits
 Que je doive espérer en cette conjoncture.
 510 Ah ! Que cette raison me touche et me rassure.
 Allons dieux ! Soutenez, en cette occasion,

Quatre ou six vers illisibles au bas de la page.

De vos justes conseils, cette heureuse impression.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

BARCÉ, seule.

J'erre de toutes parts, inquiète et tremblante.
De moment en moment, ma tristesse augmente.
515 J'entends un bruit confus. Une secrète horreur
Occupe mon esprit et règne dans mon coeur.
Un noir pressentiment dont j'ignore la cause
À tous ces mouvements m'asservit et m'expose.
Tout m'effraie ou m'afflige et jamais le destin
520 Ne marqua pour personne un état moins certain.
Je ne sais que résoudre en ce désordre extrême :
Je tremble pour mon fils, je tremble pour moi-même.
Mérope, par mon ordre, a couru s'informer.
Quel est ce bruit soudain qui vient de m'alarmer ?
525 Mérope ne revient point... Mais je la vois paraître.

| Quatre vers illisibles (en bas de page).

SCÈNE II.

Barcé, Mérope.

BARCÉ.

Mérope, que sait-on ? Qu'as-tu pu connaître ?

MÉROPE.

Madame, je n'ai pu sortir de ce palais.
La garde en est changée et j'ai vu tout auprès
De soldats inconnus, une troupe empressée
530 Dont les dards présentés m'ont toujours repoussée.²

BARCÉ.

Qu'entends-je ?

MÉROPE.

J'ai remarqué de loin qu'à flots précipités,
Le peuple et les soldats courent de tous côtés
Et j'ai jugé par là qu'une guerre civile
535 Agite les esprits et partage la ville.

4 Un demi-vers rayé, illisible.

| 5 Un mot illisible et un vers barré.

BARCÉ.

Juste ciel ! Suis-je donc prisonnière en ces lieux ?
Ah ! Théocle a conduit ce projet odieux.
Le traître, méprisant la grandeur souveraine,
Comme une criminelle, enfermer sa reine !
540 Dieux, vous gardez la foudre inutile en vos mains
Et vous n'écrasez point les perfides humains.
Vous laissez respirer les âmes sacrilèges
Qui violent des lois les plus saints privilèges. 1
Mais quoi ? Le bruit redouble et s'approche d'ici.
545 Allons ! Que mon destin soit bientôt éclairci.
Viens. Auprès de mon fils, il est temps de me rendre.
Allons offrir un sang qu'on brûle de répandre.
Je me sens ranimer, plus le péril est grand.
Que j'embrasse mon fils du moins en expirant
550 Et que le même coup nous perce l'un et l'autre.

MÉROPE.

Ah ! Madame arrêtez. Quel dessein est le vôtre ?

BARCÉ.

Courrons. S'il faut mourir, je mourrai sans effroi.
Tu vois qu'on vient à nous.

SCÈNE III.

Juba, Barcé, Mérope.

MÉROPE.

Madame, c'est le Roi.

BARCÉ.

Le roi !

JUBA.

555 Le ciel, plus doux, près de vous me ramène,
Madame, et les transports dont la douceur m'entraîne
Me font sentir enfin dans vos embrassements
Tout ce qu'ont les mortels de plaisirs plus charmants.

BARCÉ.

560 Que vois-je ? où suis-je ? Ciel quel désordre en moi,
Quels mouvements confus et de flamme et de joie !
Je n'en puis soutenir les efforts trop puissants.
Ils troublent ma raison et confondent mes sens.

JUBA.

Madame, revenez de ce trouble funeste.
Reprenez vos esprits.

BARCÉ.

Ah ! Tout ce qui m'en reste
Ne saurait m'empêcher de répandre des pleurs.
565 Combien j'en ai donné, Seigneur, à nos malheurs.
Mais que ceux, que m'arrache un excès d'allégresse,
Sont différents de ceux qu'arrachait la tristesse !
Ciel ! Je vois mon époux et je puis l'embrasser.
Félicité imprévue où je n'osais penser,
570 Je ne me souviens plus de nos pertes passées.
Par ce dernier bonheur, elles sont effacées.

JUBA.

Rendons grâce au ciel qui nous a réunis
Et qui dans nos malheurs ont conservé mon fils.

BARCÉ.

Échappé jusqu'ici des périls de l'enfance,
575 Ce cher fils ferait seul toute mon espérance.
Mais Seigneur, vous vivez. Les dieux vous ont sauvé.
Comment, par quels moyens vous ont-ils conservé ?

JUBA.

Madame, c'est l'effet de leur bonté suprême.
Autant et plus que vous, j'en suis surpris moi-même.
580 Vous savez le succès du combat malheureux
Où malgré mille faits prudents et généreux,
Le destin de César surmontant les obstacles,
Confirma son bonheur par de nouveaux miracles.
Il vainquit, mais jamais dans ses travaux guerriers,
585 Il ne paya si cher sa gloire et ses lauriers.
Tant que dura le jour, la victoire incertaine
Vola sur nos drapeaux et sur l'aigle romaine
Et sans se déclarer, laissa les deux partis
Accablés l'un par l'autre et presque anéantis.
590 Chacun semblait reprendre une force nouvelle
Quand Scipion frappé d'une atteinte mortelle,
Expira sur le champ ; et ce fatal trépas
Fit gémir et trembler nos plus vaillants soldats.
Ils perdirent courage et tournant en arrière
595 Le combat ne fut plus qu'une déroute entière
Et Petreus et moi tentâmes mille fois
De les encourager du geste et de la voix.
Ils n'entendirent rien. Ils prirent tous la fuite.
Notre camp des vainqueurs retarda la poursuite :
600 L'ardeur de le piller arrêta les Romains.
Nous gagnâmes alors ces bois et ces chemins
Dont on ne peut percer les sombres avenues
À moins que dès longtemps on ne les ait connues.
La nuit favorisa nos vœux et nos projets
605 Et marchant sans relâche au travers des forêts,
Après de longs travaux et mille affreuses peines,
Nous parvenions enfin dans ces arides plaines,
D'où les murs de Zama parurent à nos yeux.

BARCÉ.

Ciel...

JUBA.

Plein d'un doux transport, j'avance vers ces lieux,
610 Je vole vers la porte avec impatience.
Je me nomme d'abord. Oh comble d'insolence !
Ils lancent contre moi leurs parricides traits.
Je les menace en vain. Leur fureur continue.
La troupe qui me suit, étonnée et éperdue
615 Ne sait quel parti prendre et cesse d'espérer.
Sans perdre un seul moment, je la fais retirer.
Je m'éloigne, et suivant la fureur qui m'emporte,
D'un pas précipité, je cours à l'autre porte.
À peine j'y parais que je la vois s'ouvrir.
620 Chacun autour de moi s'empresse de courir.
Je n'imagine point par quel secret mystère,
On m'est en même temps favorable et contraire.
D'un côté, l'on me chasse, et quand on me voit,
On s'arme contre moi. De l'autre, on me reçoit,
625 On me rend les honneurs dus à mon diadème.
Je vois qu'on obéit à mon pouvoir suprême.
Je m'approche. Mes yeux s'ouvrent en ce moment.
Je comprends les raisons de cet événement.
Je reconnais Narbal. Et son ardeur fidèle
630 M'apprend que mon salut est l'effet de son zèle.
Venez, dit-il, marchez et venez achever
Ce que j'ai commencé, Seigneur, pour vous sauver.
Ne perdons point de temps. Nous courrons à la place
Que, sans ordre, occupait toute la populace.
635 Les uns étaient armés. Les autres interdits
Observaient les premiers qui poussaient de grands cris.
Quand Théocle, suivi d'une troupe perfide,
Ose sur moi lever une main parricide.
Il vient pour m'immoler. Je frémis de le voir
640 Trahir mon amitié, son sang et son devoir,
Et j'allais furieux le punir de son crime.
Petreius me ravit cette juste victime.
Il aborde ce traître et lui perçant le flanc,
Le contraint de vomir son infidèle sang.

BARCÉ.

645 Faible punition d'un projet exécration !
Dieux justes !

JUBA.

Nous chargeons cette troupe coupable,
Dont plusieurs accablés de honte et d'effroi
N'osent plus soutenir les regards de leur roi.
Sur les plus obstinés, notre valeur s'exerce.
650 Ils tombent sous nos coups. Le reste se renverse
Ou les genoux en terre, implorent ma bonté
Pour éviter le sort qu'ils auraient mérité.
J'épargne des sujets abusés ou timides
Que j'ai cru que Théocle avait rendus perfides

Un vers barré remplacé par deux entre
les lignes et quatre en marge illisibles.

Insertion de quatre vers illisibles en
marge.

655 J'ai couru. J'ai laissé Petreius et Narbal
Réglant tout dans ces murs avec un soin égal
Et tout brûlant d'amour, je suis venu, Madame,
Chercher l'unique bien qui peut flatter mon âme.
Mais je vois Petreius...

SCÈNE IV.

Juba, Barcé, Petreius, Narbal.

JUBA.

Venez, venez Seigneur,
660 Recevoir le tribut qu'on doit à votre coeur,
À ce coeur généreux qui, si près de sa chute,
Soutient un roi vaincu que le sort persécute.

BARCÉ.

Oui, si le roi respire, il ne le doit qu'à vous.
Mais moi, Seigneur, mais moi, je vous dois mon époux.
665 Vous savez de mes feux toute la violence,
Vous n'avez qu'à juger de ma reconnaissance !

PETREIUS.

Madame, en vous servant, j'ai fait ce que j'ai dû.
Avec le sort du roi, mon sort est confondu.
Les mêmes intérêts unissent nos fortunes,
670 Et nous rendent la joie ou la douleur communes.
Grâce aux dieux immortels, nous pouvons respirer :
César et ses soldats n'auront pu pénétrer
Ces rochers, ces forêts que nous avons passées ;
Ils ne sauraient sitôt les avoir traversées
675 Et nous aurons du temps pour nous fortifier.
Les révoltés sont prêts à se sacrifier,
Ils veulent effacer au dépend de leur vie,
La honte et les remords dus à leur perfidie.
Jamais on n'a montré tant de zèle et d'ardeur
680 Et si par leurs discours, nous jugeons de leur coeur,
Vous les verrez, Seigneur, passer notre espérance
Et, par de grands efforts, signaler leur vaillance.
Lassés de nous frapper des plus terribles coups,
Les dieux peuvent-ils se déclarer pour nous ?
685 Pourquoi l'heureux César, jusqu'ici redoutable
Obtiendrait-il encore un succès favorable ?
Enfin, à quelque excès que l'on soit abattu,
On peut se relever à force de vertu.

Insertion de deux vers illisibles en
marge.

SCÈNE V.

Juba, Barcé, Petreius, Mérope, Narbal.

NARBAL.

Tout est tranquille Seigneur.

JUBA.

690 Est digne, cher Narbal, d'une gloire immortelle !
Tu nous as sauvés. Que les dieux à jamais
Pour te récompenser, épuisent leurs bienfaits
Et puisse ta vertu justement admirée,
Être dans l'avenir chérie et célébrée !

NARBAL.

695 Seigneur, je n'ai rien fait qu'obéir à mon roi.
Le ciel m'en a prescrit l'indispensable loi.
Mais apprenez Seigneur que déjà dans ces plaines,
Nous avons aperçu quelques troupes romaines.

JUBA.

700 Cependant, je demande encore quelques instants.
Pardonnez-moi mes tendres mouvements.
À leur attrait puissant, la nature me livre.
Je vais revoir mon fils, l'embrasser et vous suivre.

Deux vers barrés. Remplacés par deux
vers entre les lignes et quatre en marge
illisibles.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Juba, Petreius.

JUBA.

Vous le voyez Seigneur, nous nous flattions en vain
Que César, retardé plus longtemps en chemin,
705 Contraint par les détours d'un pays difficile,
Ne pourrait s'approcher si tôt de cette ville.
Il a tout surmonté. L'on voit de toutes parts
Ses troupes se ranger autour de nos remparts,
Et je ne doute point qu'attaquant ces murailles,
710 Il ne vienne cueillir le fruit de ses batailles.

Deux vers ajoutés entre les lignes plus quatre en marge illisibles.

PETREIUS.

Seigneur, je suis surpris de son activité.
Je ne sais jusqu'ici quel démon l'a porté.
Rien ne peut l'arrêter. Il part, il court, il vole,
Passant comme un éclair de l'un à l'autre pôle,
715 Toujours prêt à combattre, et toujours glorieux.
Des périls les plus grands, il sort victorieux.
Il fait briller partout où le destin l'engage,
... ne peut trouver d'obstacle.

Deux vers ajoutés illisibles. Le premier hémistiche du vers suivant est illisible.

Deux vers ajoutés illisibles.

JUBA.

Connaissez-vous, Seigneur, combien de nations
720 Il a soumis au joug avec six légions ?
Qui n'a point ressenti l'effort de son épée ?
Je songe quel était le parti de Pompée.
Rome le soutenait, et tant de chefs romains,
Tant de rois qui tenaient leurs états de ses mains,
725 Tant d'autres alliés soumis ou tributaires,
D'autres de sa vertu, partisans volontaires,
Tout est mort. De ces chefs, il ne reste que nous
Et je suis seul réchappé de ses coups.
Mais loin d'être troublé par cette triste image,
730 Elle anime au contraire et soutient mon courage.
Peut-être le destin nous servira tous deux
Pour confondre l'orgueil d'un vainqueur trop heureux.
Pour venger l'univers qu'il a mis à la chaîne,
Et relever la gloire et la fierté romaines.
735 Ce qui me flatte encore et console mon coeur,

Le premier vers est illisible. Deux vers ajoutés illisibles.

C'est de n'avoir jamais fléchi sous le vainqueur.
Et d'être résolu d'abandonner la vie,
Sans la souiller jamais par la moindre infamie.
Vous êtes, Seigneur, du même sentiment.

PETREIUS.

740 Je vais les confirmer par de nouveaux serments.
Oui, j'atteste des dieux la majesté suprême
Que j'aurai le plaisir de m'immoler moi-même
Avant que, de César, je subisse les lois.

JUBA.

Avant que d'obéir, je mourrais mille fois.
745 Il est beau de mourir pour assurer sa gloire,
Pour laisser après nous une digne mémoire,
Et quand on a suivi la sévère équité
La mort n'est qu'un passage à l'immortalité.
Vous connaissez Seigneur, cette noble maxime.
750 Rien ne peut affaiblir l'ardeur qui nous anime.
Libre des tendres noms et de père et d'époux,
Vous n'avez désormais à consulter que vous. | Deux vers ajoutés illisibles.
Que vous êtes heureux, que je vous porte envie !
Moi, que des noeuds sacrés attachent à la vie !
755 Je la devrais, Seigneur, ménager pour mon fils,
Reste de tant de rois et du sang d'Osiris.
J'en dois tous les instants à l'adorable femme
Dont les charmes divins peuvent tout sur mon âme
Et dont mille vertus dignes de nos autels
760 Méritent un hommage et des feux éternels.
Quels combats, quels efforts pour me séparer d'elle,
Pour son coeur, pour le mien, quelle atteinte cruelle !
Je ne puis y penser seulement sans frémir.
Laissez-moi seul Seigneur. Je veux quelques moments,
765 Sonder, examiner mes divers mouvements.
Je vous joindrai bientôt.

PETREIUS.

Seigneur, je me retire.³
Que je vous plains des maux dont votre âme soupire.
J'en connais la rigueur, mais je ne doute pas
Que la gloire toujours ne conduise vos pas.

| Deux vers illisibles ajoutés en haut de page.

Deux vers ajoutés et d'autres en marge
illisibles.

SCÈNE II.

JUBA, seul.

770 Moi je le jure encore et vous pouvez me croire :
Que je suivrais toujours les conseils de la gloire.
Mais qu'elle va me coûter d'effroyables tourments !
Que dirai-je à la reine en ces tristes moments ?
775 Toute l'horreur du sort que nous devons attendre ?
Ciel, guide mon esprit durant cet entretien,
Daigne assurer mon coeur et ramener le sien.
Elle vient. Rappelons ma force et mon courage.

Les trois premiers mots sont barrés et
remplacés par des mots illisibles.

Deux vers ajoutés illisibles et deux
autres en marge illisibles.

SCÈNE III.

Juba, Barcé.

BARCÉ.

780 En quels nouveaux périls le destin vous engage ?
Faut-il Seigneur qu'à peine arrivé dans ces lieux,
Un superbe vainqueur vous attaque à mes yeux ?
Et que, dans nos remparts, sa haine opiniâtre,
Pour défendre nos jours, vous force de combattre !

JUBA.

785 Il n'en faut point douter : nous combattons bientôt.
Tout le camp ennemi se prépare à l'assaut.
César et ses Romains, fiers de notre défaite
Ne voudront point laisser leur victoire imparfaite.

BARCÉ.

C'en est donc fait. Voici le dernier des malheurs.

JUBA.

790 Barcé, calmez-vous et retenez vos pleurs.
César jusqu'à ce jour, prompt, heureux, intrépide,
N'a point trouvé de digue à sa course rapide,
Mais malgré les lauriers qu'a moissonnés son bras,
Il n'a point enchaîné le démon des combats,
795 Il en peut éprouver l'inconstance commune
Et du plus haut degré voir tomber sa fortune.
Il est de ces revers mille exemples fameux,
Mais comme ce vainqueur peut être encore heureux,
Que je puis succomber sous un destin contraire,
Il faut résoudre ici ce que nous devons faire.
800 Pour moi, vous connaissez quels sont mes sentiments,
Vous savez que la gloire et ses fiers mouvements
Dès ma tendre jeunesse ont régné dans mon âme,
Vous savez à quel point sa noble ardeur m'arme.
Ainsi quelque parti que l'on puisse m'offrir,

805 Il faut absolument triompher ou mourir.

BARCÉ.

Ne croyez pas Seigneur que mon coeur désavoue
Ce généreux dessein si digne qu'on le loue.

JUBA.

Ah ! Que me dites-vous ? Je l'ai promis Madame,
J'ai toujours admiré la grandeur de votre âme.
810 Mais ce n'est point ainsi qu'il me la faut prouver.

BARCÉ.

Ah ! Par où donc, Seigneur, voulez-vous m'éprouver ?

JUBA.

En vous faisant quitter le désir de me suivre,
En changeant vos projets et vous forçant de vivre.

BARCÉ.

Qui moi ? je pourrai vivre en perdant mon époux ?
815 Qu'ai-je entendu, Seigneur, pourquoi m'offensez-vous ?
Que pensez-vous de moi ? Comment et par quel crime
Ai-je pu mériter de perdre votre estime ?

JUBA.

Je ne m'attendais pas à ce cruel soupçon
Il m'accable, Madame, et toute ma raison
820 En ce moment fatal ne me soutient qu'à peine.
Ne nous affligeons point par une plainte vaine.
Libres des mouvements des vulgaires époux
Des reproches pareils ne sont pas faits pour nous.
Nous connaissons nos coeurs et l'ennui l'un de l'autre.
825 Vous répondez du mien et je répons du vôtre.
Ne perdons plus ici le temps à nous troubler.
Calmez-vous donc, Madame, et m'écoutez.
Si César nous surmonte et force cette ville,
Je n'ai d'autre recours. Je ne vois pour asile
830 Que l'espoir d'obtenir de sa seule bonté
De tristes jours, sauvés par une indignité,
Et de le suivre à Rome où, servant à sa gloire,
À un char enchaîné, j'ornerai sa victoire ;
Lorsqu'il ira, fameux par tant d'exploits divers,
835 Triompher de Pompée et de tout l'univers.
De cet horrible objet, mon âme est trop blessée ;
Je n'en puis seulement concevoir la pensée.
Je crois qu'elle suffit pour me déshonorer
Et ce n'est qu'en mourant que je dois espérer
840 De conserver ma gloire à mes désirs si chère.

BARCÉ.

Et moi, Seigneur, et moi que faut-il que j'espère ?
Suis-je pas exposée au même sort que vous ?
La vie et le trépas sont communs entre nous.

JUBA.

Non ! Nous avons un fils dont par votre prudence,
845 Vous avez élevé la précieuse enfance.
Vous lui devez vos soins et, pour sauver ce fils,
Il faut l'accompagner parmi nos ennemis.
Plus vous aurez pour lui de tendresse et de zèle,
Plus vous mériterez une gloire immortelle,
850 Et ce qui dans les fers, serait honteux pour moi
Sera pour vous, Madame, un glorieux emploi.
Songez que pour ce fils dont vous êtes chargée,
Cette mort qui m'attend peut être un jour manquée,
Qu'il ne reste que lui du sang de tant de rois
855 Dont l'Afrique toujours a reconnu les lois,
Qu'il sort d'un fils du dieu qui lança le tonnerre,
Et que vous devez en rendre compte à la terre.

Deux vers ajoutés et deux autres en
marge illisibles.

BARCÉ.

Faibles raisons, Seigneur, pour me persuader !
Et sur un vain espoir puis-je tout hasarder ?
860 Peut-être un jour, ce fils, sans vertu, sans courage,
Élevé dans les fers, aimera l'esclavage.

JUBA.

Non, non ! Le sang qu'il tient et de vous et de moi
Le forcera d'agir et de penser en roi.
Et de vos sentiments, la grandeur noble et pure
865 Saura bien s'il le faut, corriger la nature.
Enfin j'attends de vous cet effort généreux
Au nom du tendre amour qui nous unit tous deux,
Au nom de notre hymen et par ses chastes flammes
Qui règnent dans nos coeurs et conduisent nos âmes,
870 Accordez cette grâce aux désirs d'un époux
Qui n'a jamais brûlé ni vécu que pour vous.
Cette grâce est des dieux un ordre légitime.
Ne la pas accorder, c'est vous noircir d'un crime.
Enfin pour vous en faire une plus sainte loi,
875 Je l'exige en époux et je l'ordonne en roi.

BARCÉ.

Que vous êtes cruel si j'ose vous le dire,
Pourquoi m'affligez-vous d'un éternel martyr ?
Pourquoi...

SCÈNE IV.

Juba, Barcé, Petreius.

PETREIUS.

Venez, Seigneur, il est temps de marcher.
De ces murs, les Romains viennent de s'approcher,
880 Les béliers à leur tête. Allons sans plus attendre
Monter sur les remparts que nous devons défendre.
Je ne sais en secret quel présage enchanteur
Redouble mon espoir et vient flatter mon coeur.
Je crois que rien ne peut arrêter mon courage.

JUBA.

885 Je me sens animé par le même présage.

BARCÉ.

Hélas !

JUBA.

Sur nos remparts, hâtons nous de courir.
Adieu, Madame, adieu je vais vaincre ou mourir.

SCÈNE V.

BARCÉ, seule.

Il me quitte ! Il me fuit ! Et je me vois réduite
Au lieu de la blâmer, d'applaudir à sa fuite.
890 S'il montrait pour la gloire une moins vive ardeur,
Serait-il estimable et digne de mon coeur ?
Que je souffre, grands dieux ! Que je suis agitée !
Par combien de tyrans suis-je persécutée !
Ils déchirent mon âme et je sens tour à tour
895 La crainte, l'espérance et la gloire et l'amour.
Malheureuse Barcé, quelle est ta destinée ?
Ciel, en fut-il jamais de plus infortunée ?
Que peux-tu faire hélas, à quoi te résous-tu ?
Je sens qu'en cet état, je manque de vertu.
900 Cet aveu met le comble à mon incertitude,
Observons s'il se peut, du haut de ce palais
Si le sort du combat répond à mes souhaits.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Barcé, Mérope.

MÉROPE.

Oui, Madame, le ciel à nos désirs propice,
Nous donne la victoire et soutient la justice.
905 Jamais de deux côtés, on a mieux combattu.
On remarquait partout une égale vertu.
Les Romains irrités de tant de résistance
Montraient plus de ferveur encor que de vaillance.
Nos chefs et nos soldats pour effacer l'affront
910 Dont leur rébellion avait marqué leur front
Ont porté la valeur aussi loin que leur crime.
Les dieux ont secondé leur effort légitime.
De nos murs, les Romains sont enfin repoussés.
Les plus hardis d'entre eux sont morts dans nos fossés.
915 Les autres, dans leur camp, rentrent en diligence.

BARCÉ.

Juba n'avait donc point une vaine espérance ?
Je respire, Mérope. Ah ! Mon coeur soulagé
Commence de sentir que mon sort est changé.
Digne bienfait des dieux ! Quoi ? Serait-il possible
920 Que nous puissions jouir d'un sort paisible ?

MÉROPE.

On l'espère, Madame, et de tous les côtés
On n'entend que des cris mille fois répétés
Que portent jusqu'aux cieux la commune allégresse.

Deux vers ajoutés et deux autres en
marge illisibles.

SCÈNE II.

Juba, Barcé, Mérope.

JUBA.

925 Le ciel répond, Madame, à l'ardeur qui me presse
Et me renvoie à vous plus content que jamais.
J'ai repoussé César. Mes vœux sont satisfaits
Et, quel que soit mon sort, j'aurai du moins la gloire
D'avoir pour quelque temps, retardé sa victoire.
Et peut-être ces murs sont le fatal accueil
930 Qui doit borner sa course et briser son orgueil.
Quel que soit son courage, il n'est pas invincible.
J'ai vu qu'à la valeur, il n'est rien d'impossible
Et que le juste ciel a soin de secourir
Ceux qui sont résolus de vaincre ou de mourir.

BARCÉ.

935 Oui, Seigneur, j'en conçois l'agréable pensée
À la fin, la vertu sera récompensée,
Nous jouirons du calme après tant de malheurs
Et je crois n'avoir plus à répandre des pleurs. 1

| Quatre vers ajoutés illisibles.

SCÈNE III.

Juba, Barcé, Narbal, Mérope.

NARBAL.

940 Oppius est déjà dans la salle prochaine.
Seigneur, César l'envoie et Petreius l'amène.
Il a par un héraut, fait devancer ses pas.
À peine a-t-il paru que, lui tendant les bras,
Petreius l'a reçu comme son ami fidèle
Dont à Rome autrefois il épousa le zèle.

JUBA.

945 Oppius, de César le plus cher confident,
Guerrier infatigable et ministre prudent.
Qu'a-t-il donc à me dire et que peut-il prétendre ?

BARCÉ.

Peut-être est-ce la paix qu'il nous en faut attendre ?
S'il venait nous l'offrir.

JUBA.

950 Mais laissez-nous, Madame, il le faut écouter ?
Comment l'accepter ?

SCÈNE IV.

Juba, Petreius, Oppius, Narbal.

PETREIUS.

Voici le digne ami, Seigneur, et le seul homme
Dont je pleurai l'absence en m'éloignant de Rome.
Les partis différents que nous avons choisis
N'ont point brisé les noeuds qui nous avaient unis.
955 De la part de César, il vient nous faire entendre
Quelles conditions nous devons attendre.

JUBA.

Je connais le mérite et le nom d'Oppius,
Estimé de César, ami de Petreius.
Je lui rends tout l'honneur que sa vertu m'inspire
960 Mais cependant Seigneur, qu'avez-vous à nous dire ?

OPPIUS.

Quatre vers ajoutés illisibles.

César, toujours humain, toujours généreux,
Ne prétend point détruire un peuple malheureux,
Ni voir périr un roi digne de son estime
Dont la guerre aujourd'hui va faire sa victime.
965 Avant que de forcer vos murs et vos remparts,
Il veut vous épargner le dernier des hasards.
Rendez-vous. De sa main, sauvez la couronne,
Et conservez vos jours que sa bonté vous donne.

JUBA.

César fait voir ici sa générosité.
970 Mais sommes-nous réduits à cette extrémité ?
Et comment nous peut-il proposer de nous rendre,
En venant d'éprouver que nous saurons défendre
Ces murs et ces remparts qu'il voudrait emporter
Et dont notre valeur vient de le rebuter.

OPPIUS.

975 César était encore, Seigneur, loin de ces plaines,
Quand Hircius menant quelques troupes romaines,
A donné cet assaut assez mal concerté.
Il a reçu le prix de sa témérité.
Il est mort dans l'attaque.

JUBA.

Ah, que viens-je d'apprendre !

OPPIUS.

980 César est arrivé qui n'a pu se défendre
D'un mouvement soudain de trouble et de fureur ;
Mais bientôt, ramenant le calme dans son coeur,
Il flatte ses soldats, les presse, les appelle,
Il prépare lui-même une attaque nouvelle,

985 Et vous verrez, Seigneur, si vous les attendez
Ce que sont les Romains par César commandés.

JUBA.

César et les Romains n'ont rien qui nous étonne.
Mais quels titres, quels droits a-t-il sur ma couronne
Que le sang m'a donnée et que je tiens des dieux ?
990 Quel orgueil, quel démon le conduit en ces lieux ?
Quels charmes trouve-t-il dans ce climat sauvage ?
Je connais ses vertus, j'estime son courage,
Mais que vient-il chercher ? qu'attend-il aujourd'hui ?
Je suis né libre et roi. Je ne veux rien de lui.
995 Son amitié, Seigneur, me serait précieuse
Si ses conditions ne la rendaient honteuse.
Qu'il s'éloigne de nous, qu'il quitte ces déserts.
Je crains également ses présents et ses fers.
Je refuse la paix au prix qu'il me l'annonce.
1000 Voilà mes sentiments. Porte-lui ma réponse.

PETREIUS.

Vous avez entendu ce que pense le roi,
Seigneur et je n'ai plus qu'à répondre pour moi.
Dès mes plus jeunes ans, vous devez me connaître :
Je suis enfant de Rome et j'ai vécu sans maître
1005 Et connaissant ma vie, a-t-on lieu d'espérer
Que j'en reconnaisse un pour me déshonorer ?
Vous savez quels étaient les amis de Pompée.
Ils ont tous confié leur sort à leur épée,
Ils ont tous combattu jusqu'à l'extrémité,
1010 Et préféré la mort à la captivité.
Vous m'avez offensé si vous avez pu croire
Que pour sauver mes jours, je trahirai ma gloire
Et, resté le dernier de ces chefs généreux,
Je suivrai leur exemple et je mourrai comme eux.

OPPIUS.

1015 Que je vous plains Seigneur !

PETREIUS.

Ah pourquoi suis-je à plaindre ?
Lorsque je sens mon coeur incapable de craindre !
Quand César triomphant ne saurait m'étonner.
Je vous plains des conseils que vous venez donner
1020 Vous qui, libre et romain, malgré votre courage
Vous livrant à César, embrassez l'esclavage.

| Quatre vers ajoutés illisibles.

OPPIUS.

Que dites-vous, Seigneur ?

PETREIUS.

Finissons ce discours.
Il serait dangereux d'en prolonger le cours.

OPPIUS.

N'avez-vous donc plus rien l'un et l'autre à me dire ?

JUBA.

1025 Non Seigneur.

PETREIUS.

Allons donc, je vais vous reconduire.

SCÈNE V.

Juba, Narbal.

JUBA.

Voici, mon cher Narbal, un cruel coup du sort,
Mais pour défier son plus barbare effort,
Plus je suis malheureux, plus le destin m'outrage,
Plus je sens que les dieux augmentent mon courage.
1030 Je connais mon état sans en être abattu
Et je rends grâce au ciel qui soutient ma vertu.

NARBAL.

Elle est rare, Seigneur et j'ai peine à comprendre...

JUBA.

Ah de ce dernier trait pourrai-je me défendre ?
Je vois la Reine.

SCÈNE VI.

Juba, Barcé, Narbal.

BARCÉ.

Ah bien, Seigneur, qu'avez-vous fait ?
1035 Des offres de César, êtes-vous satisfait ?

JUBA.

Il veut de notre sort, être l'arbitre suprême,
Que je tienne de lui le sacré diadème,
Que je rende la ville et que, de sa bonté,
Je reçoive la vie avec la liberté.

BARCÉ.

1040 Ah ! Peut-il jusque-là porter la tyrannie ?
Accabler un grand roi de tant d'ignominie ?

JUBA.

Vous le voyez, Madame, il faut nous préparer
À soutenir l'assaut que l'on va nous livrer.
Notre salut dépend de notre résistance
1045 Et je cours m'opposer à César qui s'avance.

BARCÉ.

Hélas, Seigneur, hélas, je ne vous verrai plus.

JUBA.

Ne nous accablons point de regrets superflus,
Ne nous épuisons pas en d'inutiles larmes,
Et n'allez point, Madame, accroître mes alarmes,
1050 En pénétrant quel sort les dieux ont fait pour nous.
Vous savez seulement ce que j'attends de vous.
Vous savez désormais ce que vous devez faire.
C'est un parti pour vous, glorieux, nécessaire,
Vous ne trahirez point la gloire et mes désirs.

BARCÉ.

1055 Grands dieux !

JUBA.

Si vous m'aimez, contraignez vos soupirs,
N'ajoutez point encore ce surcroît à ma peine.
Viens, approche Narbal. Je te donne la reine.
C'est un riche présent qu'un sujet tel que toi.
Donne-lui chaque jour des preuves de ta foi.
1060 Accompagne mon fils, élève son enfance,
Donne-lui des conseils dignes de sa naissance.
Observe aussi la reine et ne la quitte pas.
Enfin...

NARBAL.

Je vais, Seigneur, combattre sur vos pas.

JUBA.

Non. Je dois t'épargner ces dernières alarmes.
1065 J'ai besoin de tes soins et non pas de tes armes.
L'emploi dont je te charge est bien plus important
Que celui de me suivre au péril qui m'attend.
Je te laisse encore mon fils, je te laisse sa mère,
Seuls objets de l'amour d'un époux et d'un père,
1070 Seuls biens sur qui je fonde encore quelque espoir.

NARBAL.

Quoi, Seigneur ?

JUBA.

Ta seule vertu répond de ton devoir.
Ne me réplique point. Je sens que ma constance

Est près de succomber et craint votre présence.
Madame, recevez mes plus tendres adieux
1075 Et par vos vœux, pour nous intéressez les dieux.

SCÈNE VII.

Barcé, Narbal.

NARBAL.

Oh magnanime effet d'un courage suprême !
Frappé de tant de maux, il est toujours le même.
D'aucun trouble son cœur ne paraît combattu.
Pouvez-vous, justes dieux, trahir tant de vertus ?

BARCÉ.

1080 Dans ce fatal moment, je demeure immobile.
Je ne me connais plus et je parais tranquille.
Je sens que je me meurs : je ne puis respirer.
Je n'ai plus même, hélas, la force de pleurer.

NARBAL.

Madame, je frémis du sort qui vous accable.
1085 Il faut, pour s'y soumettre, un courage indomptable
Et cependant, fut-il plus cruel mille fois
Vous en devez subir les rigoureuses lois.
Trahirez-vous d'un fils la précieuse enfance ?
Trompez-vous du roi la plus chère espérance.

BARCÉ.

1090 Puis-je encore t'assurer de ce que je ferai ?
Puis-je savoir encore ce que je deviendrai ?
Les dieux m'inspireront et de leur voix secrète
Mon ardeur pour leurs lois sera seule l'interprète.
Il se forme surtout un funeste présage.

SCÈNE VIII.

Barcé, Narbal, Mérope.

BARCÉ.

1095 Que m'apprends-tu Mérope et que deviendrons-nous ?

MÉROPE.

Le peuple et les soldats ont trahi votre époux.
Ils attendaient la paix et croyant au contraire
Oppius renvoyé dans espoir de la faire,
Pour éviter l'assaut, la peine et le danger,
1100 Ils ont avidement pris le joug étranger,
Et couru vers César, suppliant et sans armes,
S'efforçant d'apaiser le vainqueur par leurs larmes.

BARCÉ.

Les traîtres !

MÉROPE.

Les Romains saisissant ce moment,
Sont entrés dans la ville avec empressement.
1105 Petreius et Juba, pleins d'une noble rage,
N'ont que d'un seul soldat ranimé le courage,
Et, malgré leurs efforts, par la foule pressés
Jusqu'après du palais, ils ont été poussés.
Alors Juba, frappé de sa honte prochaine
1110 Et voyant dans Zama voler l'aigle romaine,
S'adresse à Petreius et lui dit : il est temps
D'assurer notre sort, d'accomplir nos serments.
Petreius lui répond avec la même audace :
Oui, Seigneur, prévenons l'horreur qui nous menace.
1115 Il s'embrassent tous deux. Ils se percent le sein
Se prêtant l'un à l'autre une fidèle main,
Et le ciel secondant leur généreuse envie,
Dans l'instant, à nos yeux, ils sont tombés sans vie.

BARCÉ.

Ainsi donc de Juba, le sort est accompli.
1120 Ah ! Que ne peut le mien être aussitôt rempli.
Je ferai ce que mon fils et Juba me demandent.
Oui malgré les chagrins et les fers qui m'attendent,
Je vais l'exécuter. Allons, suis-moi Narbal,
Allons prendre mon fils, trésor cher mais fatal,
1125 Veillons sur ses moments et d'une ardeur commune,
Jusques dans le tombeau, partageons sa fortune.
Attendons de César les ordres absolus.
Dépouillons un orgueil qui ne convient plus.
Ombre de mon époux, reçois d'un oeil propice
1130 De ce coeur tout à toi, ce dernier sacrifice.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].